



Evelyne OLÉON  
Professeure de philosophie,  
Lycée Chateaubriand, Rome

## **LA FRATERNITÉ, UN PRINCIPE POLITIQUE ?** Cours et échanges inter-lycéens franco-européens

Diffusion sur la plateforme de visioconférence  
du Projet *Europe, Éducation, École*  
**le 10/04/2025, 10h15 – 11h45**

En direct : <https://projet-eee.eu/diffusion-en-direct-564/>

En différé : <https://www.projet-eee.eu>

En podcast : <https://soundcloud.com/podcastprojeteee>



Jean-Luc GAFFARD,  
Diffusion et production  
Czesław MICHALEWSKI  
Réalisation communication

### **Dossier pédagogique**

La fraternité, troisième terme du triptyque républicain, peut-elle être pensée, au même titre que la liberté et l'égalité, comme un principe politique essentiel? Valeur phare de la révolution française, la fraternité a dû attendre pourtant 1848 pour être inscrite officiellement dans la devise de la République française et 1880 pour trouver son expression visible sur les édifices publics... Succès de courte durée puisque, dès 1890, la troisième République lui préfère, sans la supprimer toutefois, le terme de solidarité, plus juridique, plus scientifique, plus rigoureux.

La fraternité semble en effet un "signifiant flottant" comme disait d'elle Bruno Mattei qui lui consacra pourtant sa vie spéculative de philosophe et son engagement pratique de citoyen. Elle semble trop vague, trop lyrique, trop connotée affectivement, pour prétendre au statut de concept. La notion est, de fait, entourée d'un grand flou sémantique. Elle désigne tout aussi bien un état - "le lien qui unit deux ou plusieurs personnes qui ne sont ni frères ni sœurs" (*Trésor de la langue française*) qu'un comportement. Elle est à la fois un fait constatable et une exigence. Mais encore, si elle exprime un devoir, contrairement à la liberté et à l'égalité qui sont des droits, elle désigne aussi un sentiment qui s'éprouve ou non, dans les actes de fraternisation, un *affectio societatis*. Enfin elle peut être invoquée comme fondement ou diversement comme finalité à atteindre.

A ce flou s'ajoute son statut de métaphore. Cette valeur emprunte au vocabulaire de la famille, de la fratrie, voire d'une naturalité première – c'est son phantasme dit Derrida dans *Politiques de l'amitié* - ce qui dévaloriserait sa prétention à représenter un lien politique, même si son aspiration à l'universalité amène la fraternité à nier la métaphore dont elle est issue, celle de liens restrictifs et non choisis.

Enfin, à la positivité d'une valeur universelle, fidèle à la tradition évangélique de la *fraternitas*, on opposera aussi les effets historiques d'une fraternisation d'exclusion, non seulement celle des frères fusionnels, qui dans les mythes et l'histoire, deviennent souvent des frères ennemis, mais encore les fraternités de combat qui s'unissent autour d'ennemis extérieurs : les khmers rouges s'appelaient des frères comme les djihadistes aujourd'hui. Force est de reconnaître que la fraternité a souvent pris les traits d'une fraternité close, terreau des fanatismes et tyrannies : la fraternité révolutionnaire est devenue, sous la Terreur, l'expression de la violence : "Sois mon frère ou je te tue" selon l'aphorisme de Chamfort.

Dernièrement, la valeur semble avoir connu une dernière remise en cause quand l'apparition du terme "sororité" a porté un ultime discrédit à l'idée de fraternité, modèle genré du triomphe de la masculinité.

Et pourtant, si elle est le "parent pauvre du triptyque républicain" (Mona Ozouf) elle est un parent endurent. Malgré les critiques qu'elle a suscitées et les griefs qu'elle appelle, la fraternité n'a cessé de revenir, obstinément, pour caractériser le lien politique. Elle ne constitue pas seulement un "supplément d'âme" qui viendrait réchauffer les principes abstraits mais une exigence essentielle et récurrente comme si le politique ne pouvait se penser et se panser sans elle. C'est aussi ce dont témoigne, au début de notre 21ème siècle, le nombre d'essais, qui, dans le champ de la philosophie politique, lui ont été consacrés.

Cette présence obstinée de la fraternité interroge la nature du lien politique qui est d'abord celle d'un "nous", condition du vivre ensemble républicain. A la jonction de la morale et de la politique, la fraternité, nécessairement boiteuse, est aussi nécessairement transgressive en ce qu'elle évite la clôture du politique sur lui-même ou son enfermement dans le social. Enfin, si la fraternité porte en elle une dimension sacrée, cette dernière n'est sans doute pas réductible aux origines judéo-chrétiennes de la notion. La fraternité pourrait alors représenter ce "sacré partageable" (Abdenour Bidar), sans lequel le politique se confond avec la gestion des affaires.

## **Bibliographie :**

Abdenour Bidar, *Plaidoyer pour la fraternité*, Albin Michel, 2015  
Léon Bourgeois, *Solidarité*, 1896

Michel Borgetto, *la notion de fraternité en droit public français*, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1993  
Catherine Chalier, *La fraternité, un espoir en clair-obscur*, Buchet Chastel, 2003

Régis Debray, *Le moment fraternité*, Gallimard, 2009  
Jacques Derrida, *Politiques de l'amitié*, Galilée, 1994

Cynthia Fleury, Mona Ozouf, Michelle Perrot, *Liberté, égalité, fraternité*, L'aube, 2021  
Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*, Martinus Nijhoff, 1961  
Emmanuel Levinas, *Hors-sujet*, Fata Morgana, 1987  
Bruno Mattei, *Envisager la fraternité*, Revue Projet n°330, 2012

Edgar Morin, *La fraternité, pourquoi ?* Actes sud, 2019  
M. Ozouf, *Fraternité* (1988), dans F. Furet, M. Ozouf, *Dictionnaire critique de la Révolution française. Idées*, Paris, Flammarion, 2007

Joseph Ratzinger, *Frères dans le Christ*, l'esprit de la fraternité chrétienne, Editions du cerf, 1962  
Gilbert Vincent, *Pierre Leroux, penseur de la fraternité dans Hospitalité et solidarité*, Presse universitaire de Strasbourg, 2006

Alexandre de Vitry, *Le droit de choisir ses frères*, Une histoire de la fraternité, Gallimard, 2023

## Textes

### MICHELET, HISTOIRE DE LA REVOLUTION FRANCAISE, 1847

#### PREFACE :

Fraternité ! fraternité ! ce n'est pas assez de redire le mot... Il faut, pour que le monde nous vienne, comme il fit d'abord, qu'il nous voie un cœur fraternel. C'est la fraternité de l'amour qui le gagnera, et non celle de la guillotine.

Fraternité ? Eh ! qui n'a dit ce mot depuis la création ? Croyez-vous qu'il ait commencé par Robespierre ou Mably ?

Déjà la cité antique parle de fraternité ; mais elle ne parle qu'aux citoyens, aux hommes ; l'esclave est une chose. Ici la fraternité est exclusive, inhumaine.

Quand les esclaves ou affranchis gouvernent l'Empire, quand ils s'appellent Tércence, Horace, Phèdre, Épictète, il est difficile de ne pas étendre la fraternité à l'esclave. « Soyez frères », dit le Christianisme. Mais, pour être frère, il faut être ; or l'homme n'est pas encore ; le Droit et la Liberté constituent seuls la vie de l'homme. Un dogme qui ne les donne pas n'est qu'une fraternité spéculative entre zéro et zéro.

« La fraternité ou la mort », a dit plus tard la Terreur. Encore fraternité d'esclaves. Pourquoi y joindre, par une dérision atroce, le saint nom de la Liberté ?

Des frères qui se fuient, qui pâlisent à se regarder en face, qui avancent, qui retirent une main morte et glacée. Spectacle odieux, choquant. Si quelque chose doit être libre, c'est le sentiment fraternel.

La Liberté seule, fondée au dernier siècle, a rendu possible la fraternité. La philosophie trouva l'homme sans droit, c'est-à-dire nul encore, engagé dans un système religieux et politique dont l'arbitraire était le fond. Et elle dit : « Créons l'homme, qu'il soit par la Liberté... » Créé à peine, il aima.

C'est par la Liberté encore que notre temps, réveillé, rappelé à sa vraie tradition, pourra à son tour commencer son œuvre. Il n'écrira pas dans la loi : « Sois mon frère ou meurs ! » Mais par une culture habile des meilleurs sentiments de l'âme humaine, il fera que tous, sans le dire, veuillent être frères en effet. L'État sera ce qu'il doit être, une initiation fraternelle, une éducation, un constant échange des lumières spontanées d'inspiration et de foi qui sont dans la foule, et des lumières réfléchies de science et de méditation qui se trouvent chez les penseurs.

Voilà l'œuvre de ce siècle. Puisse-t-il donc enfin s'y mettre sérieusement !

### LIVRE III, CHAP XI, AU SUJET DE LA FETE DE LA FEDERATION

Rien de plus beau à voir que ce peuple avançant vers la lumière, sans loi, mais se donnant la main. Il avance, il n'agit pas, il n'a pas besoin d'agir ; il avance, c'est assez : la simple vue de ce mouvement immense fait tout reculer devant lui ; tout obstacle fuit, disparaît, toute résistance s'efface. Qui songerait à tenir contre cette pacifique et formidable apparition d'un grand peuple armé ?

Les fédérations de novembre brisent les États provinciaux, celles de janvier finissent la lutte des parlements, celles de février compriment les désordres et les pillages ; en mars, avril, s'organisent les masses qui étouffent en mai et juin les premières étincelles d'une guerre de religion, mai encore voit les fédérations militaires, le soldat redevenant citoyen, l'épée de la contre-révolution, sa dernière arme, brisée... Que reste-t-il ? La fraternité a aplani tout obstacle, toutes les fédérations vont se confédérer entre elles, l'union tend à l'unité. Plus de fédérations, elles sont inutiles, il n'en faut plus qu'une : la France. — Elle apparaît transfigurée dans la lumière de juillet.

Tout ceci, est-ce un miracle ? Oui, le plus grand et le plus simple, c'est le retour à la nature. Le fond de la nature humaine, c'est la sociabilité. Il avait fallu tout un monde d'inventions contre nature pour empêcher les hommes de se rapprocher. Douanes intérieures, péages innombrables sur les routes et sur les fleuves, diversité infinie de lois et de règlements, de poids, mesures et monnaies, rivalités de villes, de pays, de corporations, soigneusement entretenues... Un matin, ces obstacles tombent, ces vieilles murailles s'abaissent... Les hommes se voient alors, se reconnaissent semblables, ils s'étonnent d'avoir pu s'ignorer si longtemps,

ils ont regret aux haines insensées qui les isolèrent tant de siècles, ils les expient, s'avancent les uns au-devant des autres, ils ont hâte d'épancher leur cœur. (...)

Ce qui me toucha, me pénétra d'attendrissement et d'admiration, c'est que, dans une telle variété d'hommes, de caractères, de localités, avec tant d'éléments divers, qui la plupart étaient hier étrangers les uns aux autres, souvent même hostiles, il n'y a rien qui ne respire le pur amour de l'unité.

Où sont donc les vieilles différences de lieux et de races ? Ces oppositions géographiques, si fortes, si tranchées ? Tout a disparu, la géographie est tuée. Plus de montagnes, plus de fleuves, plus d'obstacles entre les hommes... Les voix sont diverses encore, mais elles s'accordent si bien qu'elles ont l'air de partir d'un même lieu, d'une même poitrine... Tout a gravité vers un point, et c'est ce point qui résonne, tout part à la fois du cœur de la France.

### **MARX, ENGELS, La lutte des classes en France (1848-1850)**

« La fraternité, cette fraternité des classes opposées dont l'une exploite l'autre, cette fraternité proclamée en février, écrite en majuscules, sur le front de Paris, sur chaque prison, sur chaque caserne - son expression véritable, authentique, prosaïque, c'est la *guerre civile*, la guerre civile sous sa forme la plus effroyable, la guerre du travail et du capital. Cette fraternité a flambé devant toutes les fenêtres de Paris le soir du 25 juin, alors que le Paris de la bourgeoisie illuminait, tandis que le Paris du prolétariat brûlait, saignait, gémissait jusqu'à l'épuisement.

La fraternité a duré juste le temps que l'intérêt de la bourgeoisie a été frère de l'intérêt du prolétariat. Des pédants de la vieille tradition révolutionnaire de 1793, des socialistes à l'esprit de système qui mendiaient pour le peuple auprès de la bourgeoisie et qui furent autorisés à tenir de longs sermons et à se compromettre aussi longtemps que le lion prolétarien avait besoin d'être endormi par des berceuses, des républicains qui réclamaient intégralement le vieil ordre bourgeois mais sans tête couronnée, des opposant dynastiques pour qui le hasard avait substitué la chute de la dynastie à un changement de ministre, des légitimistes qui voulaient non pas dépouiller la livrée mais en modifier la coupe, voilà les alliés avec qui le peuple fit février. Ce que d'instinct il haïssait en Louis-Philippe, ce n'était pas Louis-Philippe, c'était la domination couronnée d'une classe, c'était le capital sur le trône. Mais, magnanime comme toujours, il crut avoir anéanti son ennemi après avoir renversé l'ennemi de ses ennemis, l'ennemi commun. »

### **CHARLES PEGUY, De Jean Coste, 1902**

Le problème de la misère n'est pas sur le même plan, n'est pas du même ordre que le problème de l'inégalité. Ici encore les anciennes préoccupations, les préoccupations traditionnelles, instinctives de l'humanité se trouvent à l'analyse beaucoup plus profondes, beaucoup plus justifiées, beaucoup plus vraies que les récentes, et presque toujours factices, manifestations de la démocratie ; sauver les misérables est un des soucis les plus anciens de la noble humanité, persistant à travers toutes les civilisations ; d'âge en âge la fraternité, qu'elle revête la forme de la charité ou la forme de la solidarité ; qu'elle s'exerce envers l'hôte au nom de Zeus hospitalier, qu'elle accueille le misérable comme une figure de Jésus-Christ, ou qu'elle fasse établir pour des ouvriers un minimum de salaire ; qu'elle investisse le citoyen du monde, que par le baptême elle introduise à la communion universelle, ou que par le relèvement économique elle introduise dans la cité internationale, cette fraternité est un sentiment vivace, impérissable, humain ; c'est un vieux sentiment, qui se maintient de forme en forme à travers les transformations, qui se lègue et se transmet de générations en générations, de culture en culture, qui de longtemps antérieur aux civilisations antiques s'est maintenu dans la civilisation chrétienne et demeure et sans doute s'épanouira dans la civilisation moderne ; c'est un des meilleurs parmi les bons sentiments ; c'est un sentiment à la fois profondément conservateur et profondément révolutionnaire ; c'est un sentiment simple ; c'est un des principaux parmi les sentiments qui ont fait l'humanité, qui l'ont maintenue, qui sans doute l'affranchiront ; c'est un grand sentiment, de grande fonction, de grande histoire, et de grand avenir ; c'est un grand et noble sentiment, vieux comme le monde, qui a fait le monde.

À côté de ce grand sentiment, le sentiment de l'égalité paraîtra petit ; moins simple aussi ; quand tout homme est pourvu du nécessaire, du vrai nécessaire, du pain et du livre, que nous importe la répartition du luxe ; que nous importe, en vérité, l'attribution des automobiles à deux cent cinquante chevaux, s'il y en a ; il faut que les sentiments de la fraternité soient formidables pour avoir tenu en échec depuis le commencement de l'humanité, depuis l'évolution de l'animalité, tous les sentiments de la guerre, de la barbarie et de la haine, et pour avoir gagné sur eux

## **ALAIN, MINERVE OU DE LA SAGESSE, 1939**

### **XXXV, Fraternité difficile**

Fraternels au dedans, vous l'êtes au dehors. Querelleurs et hargneux chez vous, vous l'êtes au dehors. Et ce n'est pas par le seul mot de république que vous aurez la paix comme par miracle. La fraternité est difficile de près. Si l'on ne surmonte point l'ardeur de mépriser et de soupçonner, on exportera la même colère et l'on refusera la paix. Alors il faudra se battre, c'est-à-dire obéir et mourir ; et ce sera justice. Car ces querelles entre nations, que l'on croit nées des intérêts contraires, sont bien plutôt des querelles d'honneur. Et l'antique coutume des duels subsiste encore toute. Si vous voulez insulter et défier, il faudra combattre un jour ou l'autre. Et ce même mépris de l'homme, vous le retrouverez parmi vous, d'après cette loi inéluctable, qui fait régner les mêmes maximes au dedans comme au dehors. En vain l'on essaie de nourrir l'amitié par la haine, et cela s'est appelé l'union sacrée. En réalité l'homme était méprisé et massacré ici comme là-bas. Quelle fraternité pouvez-vous supposer dans l'inflexible chef, qui lance ses hommes comme des bombes ? Ce n'est que matériel de guerre. (...)

Quelquefois on entend dire que ces sentiments sublimes n'ont plus lieu dans ce siècle ferrugineux, tout enivré de puissance. Mais qui donc dit cela ? Qui donc enseigne cela ? C'est quelque colonel encore qui s'est glissé parmi les hommes. Son affaire c'est de recruter. Mais vous n'allez pas dire que c'est ainsi qu'on élève l'homme. Cela, c'est le mensonge que nous avons trop écouté. (...) Ce n'est point la peur, ni la sûreté, ni l'arme, qui feront la paix ; c'est la fraternité qui fera la paix. Et besoin est de se relever au-dessus de la puissance. Besoin est de réveiller l'homme.

## **MILAN KUNDERA, L'INSOUTENABLE LEGERETE DE L'ETRE, 1982**

Le kitsch fait naître coup sur coup deux larmes d'émotion. La première larme dit : Comme c'est beau, des gosses courant sur une pelouse !

La deuxième larme dit : Comme c'est beau d'être ému avec toute l'humanité à la vue de gosses courant sur une pelouse !

Seule cette deuxième larme fait que le kitsch est le kitsch.

La fraternité de tous les hommes ne pourra jamais avoir d'autre base que le kitsch.

## **EMMANUEL LEVINAS, Hors sujet, Fata Morgana, Paris 1987**

Ne faut-il pas reconnaître la fraternité —figurant dans la devise de la République— en cette préalable non-indifférence de l'un pour l'autre, en cette originelle bonté où serait implantée la liberté et où la justice des droits de l'homme retrouve une portée et une stabilité inaltérables, meilleures que celles que garantit l'Etat ? Liberté dans la fraternité où s'affirme la responsabilité de l'un-pour-l'autre, à travers laquelle, dans le concret, les droits de l'homme se manifestent à la conscience comme droit d'autrui et dont je dois répondre. Se manifester originellement comme droits de l'autre homme et comme devoir pour moi, comme mes devoirs dans la fraternité, c'est là la phénoménologie des droits de l'homme. Mais dans leur « mise en scène originelle, s'affirment aussi, en guise de manifestation de la liberté, les droits de celui qui est obligé, non seulement par l'effet d'un simple transfert et grâce à une généralisation des droits de l'homme tels qu'ils lui apparaissent en autrui. Son devoir à l'égard d'autrui qui interpelle sa responsabilité, est une investiture de sa propre liberté. Dans la responsabilité qui, comme telle, est irrécusable et incessible, je suis instauré comme non-interchangeable : je

suis élu comme unique et incomparable. Ma liberté et mes droits avant de se montrer dans ma contestation de la liberté et des droits de l'autre homme se montreront précisément en guise de responsabilité, dans la fraternité humaine. Responsabilité inépuisable, car on ne saurait être quitte envers autrui.

### **JACQUES DERRIDA, POLITIQUES DE L'AMITIE, Galilée, 1994**

« (...) Garder ce mot pour désigner une fraternité au-delà de la fraternité, une fraternité sans fraternité (littérale, stricte, généalogique, masculine, etc.), c'est ne jamais renoncer à ce à quoi l'on prétend renoncer – et qui revient alors de mille façons, à travers des symptômes et des dénégations dont nous devons apprendre à déchiffrer la rhétorique et à déjouer la stratégie » p.265

(...) Je n'ai cessé de me demander, je demande qu'on se demande ce qu'on veut dire quand on dit « frère », quand on appelle quelqu'un « frère ». Et quand on y résume ou subsume l'humanité de l'homme autant que l'altérité de l'autre. Et le prix infini de l'amitié. Je me suis demandé et je demande ce qu'on veut dire alors qu'on *ne* veut *pas* dire, qu'on sait qu'on ne devrait pas dire, parce qu'on sait, à travers tant d'obscurité, d'où ça vient et où ce langage profondément obscur a pu conduire. *Jusqu'ici*. Je me demande, voilà tout, et demande qu'on se demande quelle est la politique implicite de ce langage. » p.339

### **REGIS DEBRAY, LE MOMENT FRATERNITE, Gallimard, 2009, p.271**

Appelons donc fraternité tout ce qui feinte l'état civil (avec des drôles de subterfuges). Le regroupement sur des critères symboliques, irréductibles, au départ, à une similitude de vie, de mœurs ou de goût ou à une simple collusion d'intérêts. (...) il suppose un travail de soi sur soi, plus astreignant qu'une bienveillance naturelle envers son prochain, douce paresse du cœur, mais plus exigeante aussi qu'une simple inclination amicale. Mon meilleur ami est un autre moi-même, mon frère n'a pas besoin d'être mon alter ego. (...) Il n'y a pas fraternité là où les jeux sont faits. Une nation civique – le corps d'associés sous une loi commune – est potentiellement fraternelle : un étranger peut demander sa naturalisation. Une nation ou une confession ethnique n'a pas d'échappée : on en est ou on n'en est pas, le gène a décidé. (...) On ne vainc la nature qu'en imitant ses façons de faire. Un Père symbolique, une Mère imaginaire, et une filiation par l'esprit : une fraternité est une famille, non pas dénaturée, mais transnaturée.

### **JEAN-PHILIPPE PIERRON, SUIS-JE VRAIMENT LE GARDIEN DE MON FRERE ?, dans la revue Etudes, n° 4224, février 2016**

Le lien fraternel dit quelque chose de ce qui fait la délicate essence du lien social dans le ni trop (élection et réciprocité du lien amical) ni trop peu (la contractualité anonyme du lien politique). Ni réductible à l'élection mutuelle et sélective présente dans l'exceptionnel lien amical (des frères ne sont pas nécessairement des amis); ni pensable dans la seule élaboration artificielle d'un lien politique par la construction d'un contrat social qui réunit et égalise sous l'autorité de la loi positive, la fraternité résiste. Entre le lien électif amical – « parce que c'était lui, parce que c'était moi » – et le lien positif abstrait qu'est le lien politique – « traitement égal de tous devant la loi » –, la fraternité colore le lien social en rendant compte de pratiques de coopérations mutuelles. La fraternité pose qu'un monde humain, structuré dans la coordination rationnelle ne peut se dispenser de toute la coopération sensible qui s'y éprouve. C'est pourquoi, il n'est pas étonnant que la fraternité soit tard venue dans la devise républicaine qui très vite avait mis l'accent sur la liberté et sur l'égalité. Est-ce parce qu'elle était tellement évidente qu'on n'avait pas besoin de la nommer, ou est-ce plutôt parce que la fraternité, attentive à ces « moments où la société prend » comme disait Marcel Mauss, rendant compte de la délicate essence du social, est difficile à saisir ?

## **SUR LA FRATERNITE CHRETIENNE :**

### **Evangile selon Marc III, 31-35 :**

*En ce temps-là, comme Jésus était dans une maison, arrivent sa mère et ses frères. Restant au-dehors, ils le font appeler. Une foule était assise autour de lui ; et on lui dit : « Voici que ta mère et tes frères sont là dehors : ils te cherchent. » Mais il leur répond : « Qui est ma mère ? qui sont mes frères ? » Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère. »*

### **Saint Paul :**

**Galates 3.28** « Il n'y a donc plus de différence entre les Juifs et les non-Juifs, entre les esclaves et les personnes libres, entre les hommes et les femmes. En effet, vous êtes tous un dans le Christ Jésus. »

### **Evangile selon Saint Luc, X, 25-37**

Jésus reprit la parole : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort.

Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin ; il le vit et passa de l'autre côté.

De même un lévite arriva à cet endroit ; il le vit et passa de l'autre côté.

Mais un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de compassion.

Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui.

Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, et les donna à l'aubergiste, en lui disant : "Prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai."

Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? »

Le docteur de la Loi répondit : « Celui qui a fait preuve de pitié envers lui. » Jésus lui dit : « Va, et toi aussi, fais de même. »

### **François, *Fratelli tutti*, Lettre encyclique sur la fraternité et l'amitié sociale, 5 octobre 2020.**

#### *Liberté, égalité et fraternité*

103. La fraternité n'est pas que le résultat des conditions de respect des libertés individuelles, ni même d'une certaine équité observée. Bien qu'il s'agisse de pré-supposés qui la rendent possible, ceux-ci ne suffisent pas pour qu'elle émerge comme un résultat immanquable. La fraternité a quelque chose de positif à offrir à la liberté et à l'égalité. Que se passe-t-il sans une fraternité cultivée consciemment, sans une volonté politique de fraternité, traduite en éducation à la fraternité, au dialogue, à la découverte de la réciprocité et de l'enrichissement mutuel comme valeur ? Ce qui se passe, c'est que la liberté s'affaiblit, devenant ainsi davantage une condition de solitude, de pure indépendance pour appartenir à quelqu'un ou à quelque chose, ou simplement pour posséder et jouir. Cela n'épuise pas du tout la richesse de la liberté qui est avant tout ordonnée à l'amour.

104. On n'obtient pas non plus l'égalité en définissant dans l'abstrait que "tous les êtres humains sont égaux", mais elle est le résultat d'une culture consciente et pédagogique de la fraternité. Ceux qui ne peuvent être que des partenaires créent des cercles fermés. Quel sens peut avoir dans ce schéma une personne qui n'appartient pas au cercle des partenaires et arrive en rêvant d'une vie meilleure pour elle-même et sa famille ?

#### *La politique appropriée*

177. Je me permets d'insister à nouveau sur le fait que « la politique ne doit pas se soumettre à l'économie et celle-ci ne doit pas se soumettre aux diktats ni au paradigme d'efficacité de la technocratie ». Même s'il faut rejeter le mauvais usage du pouvoir, la corruption, la violation des lois et l'inefficacité, « on ne peut pas justifier une économie sans politique, qui serait incapable de promouvoir une autre logique qui régisse les divers aspects de la crise actuelle ». Tout au contraire, « nous avons besoin d'une politique aux vues larges, qui suive une approche globale en intégrant dans un dialogue interdisciplinaire les divers aspects de la crise » (...)

#### *L'amour politique*

180. Reconnaître chaque être humain comme un frère ou une sœur et chercher une amitié

sociale qui intègre tout le monde ne sont pas de simples utopies. Cela exige la décision et la capacité de trouver les voies efficaces qui les rendent réellement possibles. Tout engagement dans ce sens devient un exercice suprême de la charité. En effet, un individu peut aider une personne dans le besoin, mais lorsqu'il s'associe à d'autres pour créer des processus sociaux de fraternité et de justice pour tous, il entre dans « le champ de la plus grande charité, la charité politique ». Il s'agit de progresser vers un ordre social et politique dont l'âme sera la charité sociale. Une fois de plus, j'appelle à réhabiliter la politique qui « est une vocation très noble, elle est une des formes les plus précieuses de la charité, parce qu'elle cherche le bien commun ».

## **SUR LES FÊTES ET LA FRATERNISATION :**

### **ROUSSEAU, lettre à d'Alembert sur les spectacles, 1758**

Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle ; rendez-les acteurs eux-mêmes ; faites que chacun se voie et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. (...) »

### **BOISST d'ANGLAS, Essai sur les fêtes nationales, 1794**

Mais parmi ces institutions dont l'ensemble, comme je l'ai dit, doit sinon former, du moins fixer le vrai caractère des peuples et en perpétuer la durée, il faut placer au premier rang, sans doute, les fêtes nationales et les jeux publics, qui lors même que l'on ne pourrait les considérer que comme le luxe des nations et la parure de la liberté, n'en devraient pas moins occuper une grande place dans des institutions créées pour elles ; mais qui, examinées sous leur véritable point de vue, doivent vous paraître le complément de ces mêmes institutions auxquelles elles se rattachent et se réunissent.(...)

C'est par l'émotion et par le plaisir qu'on peut les (les peuples) diriger le plus efficacement, et ces deux mobiles sont dans vos mains. Ils sont dans les institutions nationales, que vous êtes appelés à créer, et c'est à vous à les embellir de tout ce qui peut parler à l'âme par les sens, plaire à l'esprit en touchant le cœur, et donner de l'action et de la vie aux préceptes sacrés de la morale. Les institutions publiques doivent former la véritable éducation des peuples ; mais cette éducation ne peut être profitable, qu'autant qu'elles seront environnées de cérémonies et de fêtes, ou plutôt, qu'autant qu'elles ne seront elles-mêmes que des fêtes et des cérémonies.

Enfin, les Fêtes nationales mettent l'enseignement en action, et donnent, comme je l'ai déjà dit, du mouvement et de la vie aux préceptes sacrés de la morale : elles élèvent et agrandissent la carrière de l'imagination et de l'esprit : elles développent cet amour ardent des grandes choses que la nature a placé dans le cœur de tous les hommes, mais qu'il faut arracher, par l'instruction, aux faux principes qui le changent et le dénaturent, et elles dirigent vers un but louable cet esprit d'imitation qui est trop souvent celui de la multitude ; elles parlent à l'âme le langage qu'elle entend le mieux, celui des sensations et des images, et elles savent rassembler en un seul des mots de cette langue muette, et toutefois la plus expressive de toutes, ce qui, dans une élocution moins rapide, perdrait nécessairement tout son effet.

### **GEORGE SAND, SOUVENIRS DE 1848, Calmann Levy, 1880**

#### **8 avril 1848 :**

Ce sont des enfants, en effet, pour la plupart, des enfants de petite taille et d'une apparence assez frêle ; ce sont les enfants de Paris, les enfants du miracle, ceux qui naissent dans la misère, qui s'élèvent dans la souffrance, qui vivent dans les privations. Tempéraments bilieux, nerveux, lymphatiques aussi, et pourtant excitables et sujets à de violentes réactions, organisations compliquées, comme l'on voit, et par conséquent très riches en émotions, en intelligence, en activité. Tout cela vit par la pensée ; le corps paraît faible, mais le cœur est si

fort ! Il n'y a pas de géants qui résistent à l'élan de cette milice adolescente. Faut-il renverser des omnibus, couper des arbres, déraciner une grille, élever une montagne de pavés sans levier, sans coignée, sans outils d'aucune espèce, avec ces bras maigres et ces mains assez menues qui caractérisent la race urbaine ? L'ouvrage est fait, la barricade est élevée avant qu'on ait eu le temps de comprendre et de voir le prodige. Et puis après, comme nous sommes artistes, comme nous aimons la couleur, l'élégance, la parure, nous mettons en ornement des branches vertes, des banderoles rouges, un drapeau, un trophée quelconque au sommet de l'édifice ; car il ne suffit pas que ce soit un rempart, il faut encore que ce soit un autel. Partout le spiritualisme vague mais exalté de l'enfant artiste, ouvrier et guerrier de Paris, met son cachet sur son œuvre.

Pendant que nous examinons les futurs libérateurs de l'Europe, le cortège continue. Les prêtres marchent au son du tambour et emboîtent le pas sans y prendre garde ; l'image du crucifix plane au-dessus de la foule à côté du drapeau de la République, alliance naturelle et parfaitement logique, quoi qu'en dise Cassandre, qui traite d'hypocrites et d'apostats ces lévites attendris et entraînés.

Si le tambour n'existait pas, il faudrait l'inventer ; sa voix rauque et vibrante ressemble à celle du peuple ; elle frappe sur les nerfs, elle excite le sang, elle déchire l'oreille et remue la fibre belliqueuse sans qu'on sache comment et sans qu'il soit possible de s'en défendre, quelque habitué qu'on y soit. — Puis viennent des ouvriers pêle-mêle avec des étudiants, des délégués de toutes les écoles, des membres de toutes les corporations ; la blouse, l'habit militaire, l'habit bourgeois, la veste se confondent ; les bras enlacés proclament la *fraternisation*, c'est-à-dire la prise de possession de l'égalité fraternelle.

## **22 avril 1848 :**

Quel spectacle ! jamais dans les annales de la vie humaine il ne s'en est produit un semblable ; jamais tant d'êtres humains ne se sont trouvés rassemblés à la fois dans un si petit espace. Un million d'âmes ! car toute la banlieue, toute la vaste ceinture de Paris accourait aussi, chaque citoyen avec sa famille. Du sommet de l'arc de triomphe c'était une vision, un rêve. Sous ce vaste ciel rayé de nuages, coupé de pluie et de rayons de soleil, la gigantesque enceinte d'une ville immense avec ses dômes puissants, ses monuments superbes, ses clochers aigus, ses flèches, sa rivière jaune, ses vastes prairies, ses maisons innombrables. Quel cadre pour une scène sans pareille ! La fédération du Champ-de-Mars n'était qu'un jeu d'enfant auprès de ce qui s'est produit aujourd'hui devant le Dieu qui préside aux destins de la France. Quatre cent mille hommes armés, marchant sur une ligne immense et dont l'œil ne pouvait voir ni le commencement ni la fin ; et, sur les flancs de cette colonne monstre, toute une population pour témoin de la manifestation de ses forces les plus vives. Douze heures pour épuiser le passage de ce flot, de ce fleuve, de cette mer humaine !

Les grandes choses matérielles causent un certain effroi. Les hautes montagnes donnent le vertige, l'océan épouvante la pensée, l'orage ébranle l'imagination. Toute admiration extraordinaire est mêlée de surprise et d'une sorte d'écrasement de notre être, qui se sent petit et faible devant les phénomènes de la création. Mais les grandes choses humaines causent une admiration tout opposée. Il s'y mêle une confiance sympathique, un élan de solidarité sans bornes, un attendrissement enthousiaste, un besoin d'aimer et d'embrasser l'humanité tout entière, qui font que notre être disparaît et que nous vivons par toutes les âmes, que nous respirons par toutes les poitrines, que nous voyons par tous les yeux, que nous crions par toutes les voix. (...) »

Peuple, donne-nous souvent de pareilles fêtes. Elles sont une grande leçon pour l'humanité, une grande manifestation de la Providence. Ton instinct prodigieux du beau et du juste sera toujours là pour trancher toutes les difficultés et aplanir tous les dangers. Ainsi dans la fête de la fraternité, un fait s'est produit sur lequel personne n'avait compté et qui a donné un caractère sacré au pacte de la famille républicaine. Voici ce fait, dont le sens profond ne saurait être trop médité par les esprits sérieux.

Le 31 mars 2025

Contact : europe.education.ecole@gmail.com